

Sam Tata L'artiste vu par l'artiste

Geoffrey James

Volume 17, Number 70, Spring 1973

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57839ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

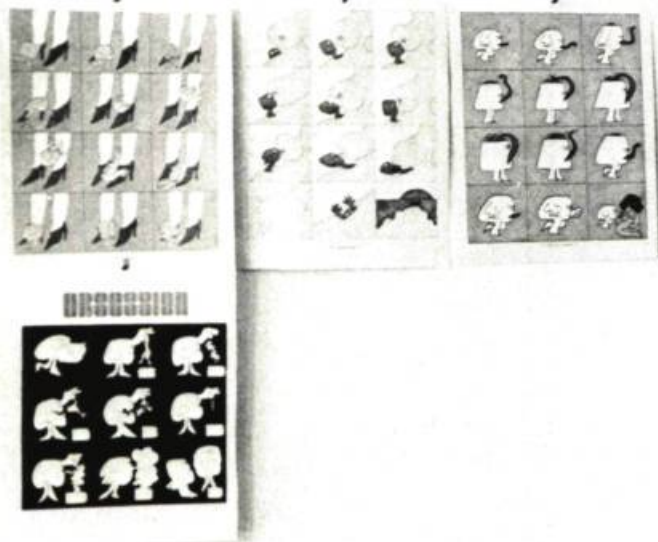
James, G. (1973). Sam Tata : l'artiste vu par l'artiste. *Vie des Arts*, 17(70), 43–47.

Sam Tata

l'artiste vu par l'artiste

Geoffrey JAMES

Vittorio FIORUCCI, designer et photographe,
Montréal, 1971.



A la reine Victoria, qui lui demandait s'il ne craignait pas que l'invention du procédé de la photographie ne mette en danger son gagne-pain, le miniaturiste français à la mode Alfred Chalon répondit en un français impérisable: « Ah non, Madame, photographie cannot flatter. » Pauvre Chalon. Il apparut bientôt que la photographie fournissait vraiment le moyen rêvé de flatter les bourgeois; et les premiers à en souffrir furent justement les miniaturistes. Le danger qui menaçait cet ancien art lui vint non pas du petit daguerréotype, dont l'image unique et argentée était aussi délicate et fragile que l'aile du papillon, mais des procédés du négatif-positif qui suivirent et qui offrait les avantages du bon marché, de la multiplication et de la retouche. Une fois en possession du pouvoir de l'embaumeur

de cacher les imperfections du visage humain, les photographes n'hésitèrent plus à flatter la vanité de leurs modèles. Presque toujours, il en résulta des horreurs.

Malgré qu'il s'y trouve une part de vérité, c'est une généralisation quelque peu outrancière que de dire que les meilleurs portraits photographiques soient ceux où le photographe est en quête de son modèle, et non le contraire. L'histoire de la photographie montre qu'une proportion considérable des photographies les plus notables n'ont pas été prises par des praticiens professionnels mais par des amateurs poussés par l'inspiration ou par des photographes qui gagnaient leur vie hors de leur studio. Examinons quelques cas. Le premier grand ensemble de portraits fut constitué par un peintre

écossais, David Octave Hill, un primitif doué pour la technique, dont les photographies furent, en grande partie réalisées pour servir d'aides-mémoire. Julia Margaret Cameron, que je considère comme le portraitiste anglais le plus fort de l'époque victorienne, était de même un amateur et un primitif; c'était une dame aussi admirablement excentrique que débordante de vie, qui adopta la photographie dans son âge mûr et qui, à force d'importunités, harcela à ce point ses illustres modèles (et ses amis) qu'ils finirent, peut-être à bout de forces, par lui abandonner de petits morceaux de leur âme. Nadar, le plus grand des portraitistes français du 19^e siècle, était, de l'aveu général, un esprit vraiment mercantile. Même lui, pourtant, choisissait avec soin ce qu'il daignait photographier. Comm

1 2



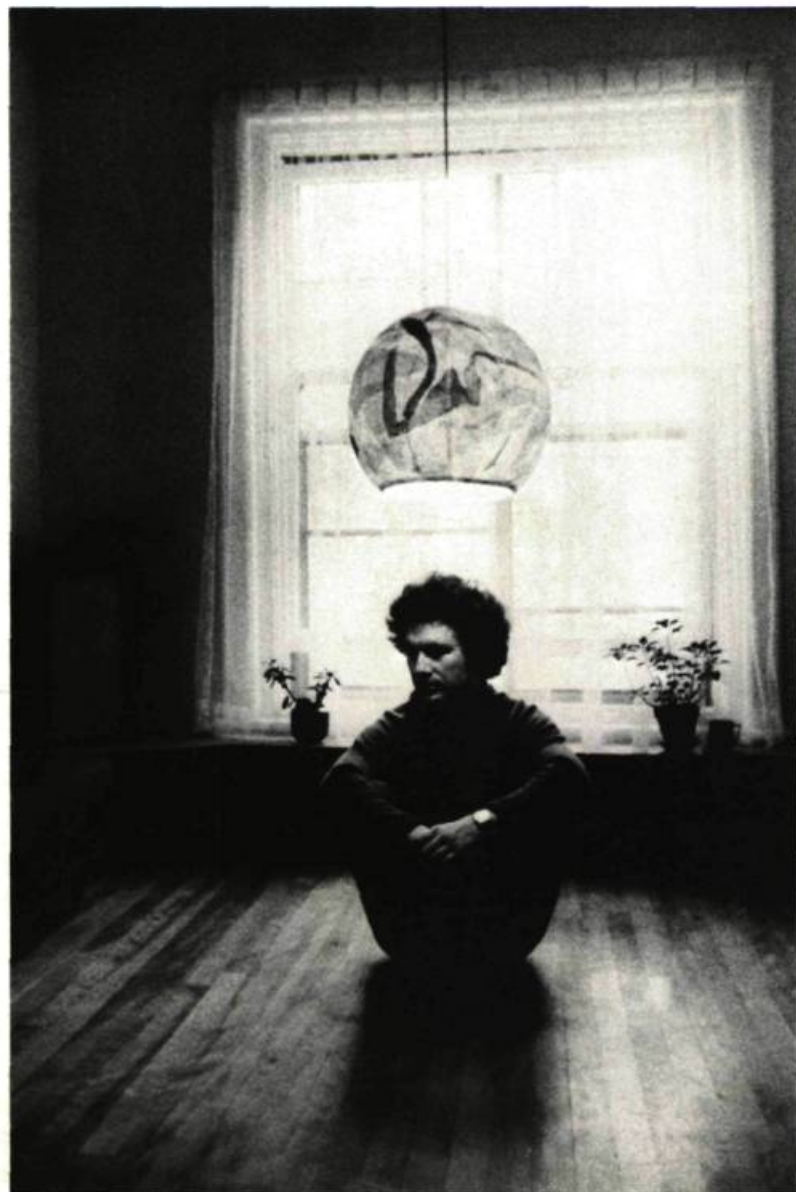
1. Charles GAGNON, peintre, designer et photographe, Montréal, 1971.
2. Irving LAYTON, poète, Montréal, 1960.
3. Claude JUTRA, réalisateur, Montréal, 1971.
4. François DALLEGRET, artiste, Montréal, 1971.

républicain, il refusait de prendre le portrait de tous ceux qui avaient quelque rapport avec la cour de France. Caricaturiste venu à résipiscence, il se rendit compte qu'il ne saurait contenter la vanité féminine et ne photographia jamais de femme, à l'exception, heureusement, de la très belle Sarah Bernhardt et de la talentueuse George Sand.

Cette liste pourrait s'étendre indéfiniment: Alfred Langdon Coburn, qui poursuit avec enthousiasme les hommes de lettres du temps d'Édouard VII, Alfred Steiglitz, qui portait ses amis avec chaleur, Auguste Sander, qui tira du peuple allemand un extraordinaire portrait collectif. Il se peut que le point soit poussé trop loin mais, de façon détournée, il me fournit une des raisons qui me font tant admirer les portraits de Sam Tata. De profes-

sion, Tata est un photographe de journal à qui ses directeurs demandent souvent de photographier des célébrités de passage ou des personnages éphémèrement notoires. Toutefois, les images qu'il vient d'exposer ont fait l'objet d'un choix. Elles font partie d'une collection personnelle et grandissante de portraits d'artistes québécois — terme que Tata, à juste titre, interprète largement. Ce sont des photographies sans prétention, sobres et d'une simplicité trompeuse. Dénuées d'effets stylistiques visibles, réalisées avec les moyens les plus ordinaires, elles n'en portent pas moins un sceau personnel indubitable — ce que le mentor de Tata, Henri Cartier-Bresson, a qualifié de « certaine identité ». Alors que le photographe de police peut donner à tout homme l'apparence d'un

3 4



criminel et Yousuf Karsh, par contre un air de grande importance, Tata, lui laisse ses modèles parler pour eux mêmes. Il serait superflu de s'étendre sur le mérite de chacune de ses photographies puisque, aussi bien, le travail du photographe de journal trouve sa pleine expression dans la reproduction. Le mieux que l'on puisse dire de ces images, c'est qu'elles atteignent merveilleusement le but que poursuit Tata de « montrer les gens tels qu'ils sont et comment ils vivent ». Ceci peut sembler un idéal bien modeste, mais ce n'en est pas moins celui qui a inspiré quelques-unes des images les plus durables de la photographie.

(Traduction de Jules Bazin)

English Original Text, p. 9



1. Robert CHARLEBOIS,
compositeur et interprète rock,
Montréal, 1961.

2. Jan MENSES, peintre, Montréal, 1971.

2

